

REPRISE EN MAIN

Réalisé par Gilles Perret (2021)

Dimanche 4 décembre à 15h45

En présence du réalisateur

Après vingt ans de documentaires, vous passez à la fiction. Pourquoi ce changement de registre : est-ce par pur désir de cinéma, ou par impossibilité de raconter cette histoire autrement ?

Un peu des deux ! Passer à la fiction est devenu de plus en plus évident pour moi. Au fur et à mesure de mes documentaires, mon dispositif s'en rapprochait de plus en plus. Ce passage m'a donc paru assez naturel. Et puis oui, ce sujet aurait été difficile à traiter en documentaire, les personnes interviewées auraient pu se mettre en danger vis-à-vis de leurs clients ou leurs patrons. Alors ce qu'elles auraient pu me confier, j'ai voulu le mettre dans la bouche des acteurs ! C'est un des avantages de la fiction : ça ouvre du possible et ça donne de la liberté. Dans ce cas précis, la fiction pouvait aussi porter un discours optimiste. Alors qu'un documentaire sur les impacts de la finance dans les entreprises, on se serait surtout rapproché du drame (rire)...

C'est vrai qu'on rit dans ce film. On pleure aussi. Est-ce important pour vous de jouer sur ces émotions ?

J'adore ça. C'est aussi le cas dans mes documentaires. Je crois que cette façon de faire permet de rendre digeste des mécanismes qui paraissent complexes ou rebutants au premier abord. Dans *Reprise en main*, cela permet de mettre de l'humain dans des stratégies financières où tout est fait pour perdre le commun des mortels, ceci afin qu'il ait l'impression de ne plus avoir prise sur quoi que ce soit quant à son devenir.



Le casting est impressionnant pour une première fiction, l'aviez-vous en tête dès l'écriture ?

Pas vraiment. Sauf pour Laetitia Dosch qui est arrivée très tôt sur le projet car je la connaissais personnellement. Pierre Deladonchamps nous a rejoints plus tardivement et on a vite été en phase sur le projet global et le personnage, même s'il y a amené sa patte. Il a donné plus de rondeur au personnage tel qu'il était écrit, et au final on a plus d'empathie pour le Cédric qu'il interprète. C'est plus fort ainsi et c'est tant mieux ! Ça fait partie des belles surprises au tournage et aussi des belles découvertes au montage, parce que des fois sur le tournage on ne se rend pas

compte de tout : comme on fait plusieurs prises, les comédiens font des propositions différentes, on les dirige aussi parfois sur plusieurs pistes de jeu pour avoir du choix. Travailler avec Constance Demontoy à la direction de casting a été une grande chance, nous étions très connectés tous les trois, Marion Richoux (la co-scénariste et directrice artistique), elle et moi. Tous les comédiens ont eu envie de faire le film immédiatement après avoir lu le scénario, grâce à sa charge politique, son ton Pieds Nickelés, son aspect choral. Ils avaient envie de faire partie de cette bande-là et c'était très encourageant de voir cet enthousiasme dès le départ pour le projet de la part de tout le monde, techniciens, comédiens, producteurs, distributeurs... C'est tellement mieux de faire les choses dans la joie et la bienveillance, ça porte !

Restez-vous malgré tout optimiste sur l'avenir de cette filière dans votre région ?

C'est justement un des buts du film : montrer qu'il existe en France une industrie performante. Pourtant, ça fait 30 ans qu'on nous fait croire que l'industrie est finie, qu'il n'y a plus d'ouvriers, que les Français sont nuls, tout en modifiant les règles pour que l'industrie puisse partir. Il y a eu une irresponsabilité dramatique de la part des responsables politiques. Comment a-t-on pu laisser croire aux gens qu'un pays allait pouvoir vivre sans produire ? C'est ahurissant. On en paie le prix cher aujourd'hui. Avec ce film, il s'agissait donc de montrer qu'on est capable de produire et de produire bien. La vallée de l'Arve est une vallée High-Tech avec des gens malins qui vendent des pièces à des constructeurs automobiles américains, chinois ou européens. Le seul bémol, c'est que la majeure partie des entreprises appartient maintenant à des fonds d'investissements ou à des groupements mêlant banques et industriels. La finance s'est installée partout où il y a de l'argent à ponctionner et, évidemment, c'est d'autant moins qui va dans la poche des travailleurs. (extraits entretien avec le réalisateur, dossier de presse)



Ce lundi 5 septembre, le réalisateur Gilles Perret présentait en avant-première à la presse locale de Haute-Savoie son nouveau film, *Reprise en main*, au cinéma de Cluses. Une fiction portant sur la reprise d'une entreprise de décolletage de la Vallée de l'Arve par ses salarié.e.s face aux menaces de rachat par des fonds d'investissement.

Par Benjamin Joyeux

Né en Mieussy en 1968, le réalisateur Gilles Perret est un enfant de la « Yaute », il n'y a aucun doute là-dessus. Fils d'un ouvrier syndicaliste qui travaillait dans le décolletage, il avait fait des études d'ingénieur en électronique à Clermont-Ferrand avant de se tourner vers le cinéma, et plus précisément le documentaire. Son premier film sorti en salle, *Ma Mondialisation*, traitait déjà en 2006 de la question de l'industrie du décolletage à travers le portrait d'un patron haut en couleurs, Yves Bontaz. 16 ans plus tard, Gilles Perret en revient donc à ses racines à travers son premier long métrage, *Reprise en main*, une œuvre de fiction très fortement inspirée de la réalité locale.

Le décolletage, une industrie historique florissante menacée par la finance

Tout d'abord qu'est-ce que le décolletage ? Il ne s'agit pas de « lingerie fine », comme évoqué avec humour dans le film par un des personnages, mais d'un fleuron de l'industrie française qui produit des pièces de mécanique de précision à destination de l'automobile, du secteur médical ou encore de l'industrie militaire. Issu de l'industrie horlogère (Genève et la Suisse sont à deux pas), le décolletage est implanté en Haute-Savoie depuis le 18^e siècle. C'est en 1720 qu'un premier artisan nommé Claude Ballaloud s'installe dans le petit village de Saint-Sigismond pour y former des fermiers locaux au métier de « décolleteur » à destination de l'horlogerie. A l'époque, les paysans s'occupaient des bêtes l'été et fabriquaient des pièces l'hiver. Puis l'activité décolle lors de la Première Guerre Mondiale pour fournir l'industrie de l'armement. Le décolletage n'a ensuite eu de cesse d'évoluer et d'explorer à partir des années 70 en fournissant les marchés de l'automobile, de l'électricité et de l'électroménager, tout en restant implantée dans la Vallée de l'Arve. Aujourd'hui la France est leader mondial dans l'industrie du décolletage, avec plus de 900 entreprises employant environ 19 000 salarié.e.s pour un chiffre d'affaires dépassant deux milliards d'euros. Et les deux tiers de ces entreprises se situent dans la Vallée de l'Arve, autour de Cluses. Un marché on ne peut plus juteux pour les fonds d'investissement, dont l'unique préoccupation est la rentabilité financière immédiate, au détriment des salarié.e.s du secteur. Le sujet principal du nouveau film de Gilles Perret, dont la question sociale demeure au cœur de son œuvre.

Un film local et social

Reprise en main s'ouvre sur une magnifique scène d'escalade du massif du Bargy par le personnage principal, Cédric, joué avec maestria par Pierre Deladonchamps. On s'aperçoit ensuite très vite que Cédric, comme son père avant lui, travaille dans une entreprise de décolletage en Haute-Savoie. Une entreprise prospère mais en cours de cession à un fonds d'investissement et qui pour mieux se vendre, voit sa direction faire pression sur ses salarié.e.s et rogner sur les coûts. Une situation de plus en plus intenable qui pousse Cédric, accompagné de ses ami.e.s d'enfance, à tenter l'impossible : racheter eux-mêmes l'entreprise de décolletage en se faisant passer pour des financiers. Une idée qui vient à Cédric après une rencontre improbable avec un jeune financier travaillant à Genève en escaladant le Bargy.

Ce 5 septembre, Gilles Perret nous explique avant la projection qu'il espère bien « toucher les personnes directement concernées par le film » pour notamment « amener au cinéma des gens qui n'y viennent pas habituellement », car « le cinéma reste cher pour des gens qui gagnent 800 euros par mois ». D'après lui, « dans la Vallée, les gens qui vont aller voir le film vont s'y retrouver », de par non seulement son ancrage dans la réalité locale mais également par l'espoir qu'il suscite. Car un des principaux messages du film est de « montrer que les ouvriers ne sont pas plus cons que les financiers ». Mais attention, *Reprise en main*, dont le scénario a été co-écrit par Gilles Perret et sa compagne Marion Grange, présente à l'avant-première de ce lundi, évite les tirades syndicales et politiques. La question sociale y est abordée par la transmission, entre Cédric et son père, par l'expérimentation, avec la tentative de reprise en main de l'usine, et par la poésie, avec la montagne omniprésente, qui est, comme le souligne Marion Grange « la grande respiration de Cédric » et où un ouvrier peut y croiser un financier sur un pied d'égalité.

Reprise en main s'avère au final être une excellente comédie sociale, où l'on passe sans crier gare du rire aux larmes, dotée d'une formidable brochette d'étoiles montantes du cinéma français (Laetitia Dosch, Grégory Montel ou encore Finnegan Oldfield).

Comme le souligne Gilles Perret : « D'habitude c'est le réel qui inspire la fiction. Si pour une fois la fiction pouvait inspirer le réel. » Pas mieux !

<https://librinform74.fr/reprise-en-main-si-la-fiction-pouvait-inspirer-le-reel/>